L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 5 AOUT 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 5 AOÛT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Wm. Nelson, constable de la Première Cour de Cité, à son entrepôt, No 152 rue Lafayette, entre St-Charles et Carondelet.—Un cheval

LE PROGRAMME RADICAL EN FRANCE.

Nous émettions, l'autre jour—dit le *Temps* du 23 juillet—le vœu que l'extrême gauche de la Chambre, en formulant son programme politique, déclarât, catégoriquement, sans aucune équivoque possible, si elle s'orienterait vers le socialisme collectiviste ou resterait fidèle aux principes individualistes de la Révolution française. Cette déclaration est importante, le groupe vient de la faire, dans sa réunion d'hier, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. Parmi les articles principaux arrêtés à cette séance, et qui devront être développés dans un manifeste électoral à rédiger ultérieurement, nous lisons, en effet, le paragraphe suivant : "Réformes sociales conçues, non dans le sens collectiviste, mais dans l'esprit de la Révolution française, c'est-à dire tendant à accroître la liberté et les moyens d'action de chaque citoyen, l'Etat intervenant en faveur des humbles pour leur faciliter la lutte pour la vie."

On le voit, il serait difficile de mettre, plus franchement, les points sur les i, et l'extrême gauche pose les deux termes de l'antinomie, comme nous avions posées ici même. Entre le collectivisme et la Révolution française—disons-nous—entre l'omnipotence de l'Etat et la déclaration des droits, il faut opter. Le groupe a compris la nécessité de ce choix, et répudie, hautement, le communisme, au nom des principes de 1789. Il demeure ainsi dans la vraie tradition républicaine; il rompt, délibérément, en visière aux utopistes rétrogrades et aux quelques radicaux qui se sont laissé entraîner à leur suite.

Comme pour souligner cette manifestation et rendre la rupture encore plus éclatante, le jour où l'extrême gauche affirmait ainsi son attachement aux principes fondamentaux de notre droit moderne, les radicaux dissidents — MM. Jaurès et Millerand—prononçaient, à une réunion d'étudiants socialistes, des paroles propres à satisfaire les communistes les plus orthodoxes. M. Jaurès a demandé trois choses: 1o l'expropriation de la bourgeoisie capitaliste; 2o la lutte des classes; 3o l'internationalisme, et M. Millerand s'est entièrement associé aux revendications de son collègue.

Or, sur ces trois points, il y a antagonisme absolu entre l'esprit du socialisme et l'esprit de la Révolution. Le socialisme veut exproprier le capitaliste par la socialisation de tous les instruments de production: la Révolution française a placé, parmi les droits essentiels de l'homme, le droit de propriété. Le socialisme veut la lutte des classes, qui n'aura pour terme que le prolétariat universel: la Révolution française a proclamé qu'il n'y avait plus de classes, qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir, dans la société régénérée, que des citoyens, tous égaux en droit, tous unis par la fraternité. Le socialisme, enfin, veut l'internationalisme, et la Révolution française a été la plus prodigieuse manifestation du patriotisme passionné.

Le communisme est donc, vraiment, la ligne de partage des doctrines politiques et sociales. Désormais, entre les radicaux qui se sont alliés à M. Jules Guesde, et les radicaux qui signeront le programme élaboré hier, il n'y a plus, logiquement et politiquement, de communication possible. Ils sont entre deux vérités opposées et se tournent le dos; plus ils marcheront, plus ils s'éloigneront les uns des autres.

Aussi ne saurait-on exagérer la portée du document qui nous occupe. Sans doute, ce n'est encore qu'un thème général, et le comité de douze membres, que l'on doit élire aujourd'hui, aura à rédiger le manifeste destiné au pays, mais les principes individualistes sont énoncés dans ce thème avec une telle précision, qu'il n'y a pas à se méprendre sur les intentions de l'extrême gauche. Comment admettre que l'on puisse revenir, par des restrictions de détail, sur une doctrine formulée avec cette rigueur!

Quant aux autres points du programme radical, ils donnent au groupe sa physionomie propre dans le parti républicain. Il va sans dire que nous ne repousserons la plupart des articles, et, en les repoussant, nous croyons, non pas trahir, mais appliquer, au contraire, les idées fondamentales de la Révolution française. Pour ne parler que de l'essentiel—car il est clair que le paragraphe sur les faillites et celui sur la revision de la Constitution ne sont guère là que pour mémoire—si nous n'admettons pas l'impôt sur le capital, et si nous demandons que l'impôt frappe, non le revenu de chacun, en bloc, mais *les* revenus, c'est en vertu de ce principe, proclamé par la Révolution, que l'impôt doit être *réel*, non *personnel*; qu'il doit porter sur les *choses* et non sur les *personnes*. De même, pourquoi sommes nous partisans du *statu quo* en matière religieuse, sinon pour que, étant donné les traditions nationales, les influences ataviques et l'état actuel des croyances et des passions, nous estimons que la véritable séparation des choses de la religion et des choses du pouvoir civil, ne peut être efficace et pacifique que par un traité, par une entente loyale entre les deux puissances, entre l'Eglise et l'Etat.

Mais nous comprenons fort bien que, sur ces questions et d'autres encore, on puisse différer d'avis, et nous n'avons cessé d'exhorter les diverses écoles à publier, sans réticence, devant le suffrage universel, leur manière de voir. A chaque parti d'ouvrir, en quelque sorte, son âme; de dire ce qu'il pense, ce qu'il espère et ce qu'il souhaite. C'est le seul moyen de donner à la prochaine consultation toute la clarté désirable, et de permettre au pays d'envoyer à la Chambre future une majorité de gouvernement.

Mais au milieu de cette variété d'écoles et de programmes, il est indispensable que nous puissions reconnaître ceux qui font réellement figure d'hommes politiques et qui pourraient, si les circonstances s'y prêtaient, faire figure d'hommes de gouvernement. Or, pour les distinguer des autres, de ceux que notre démocratie républicaine doit combattre comme des irréductibles ennemis, nous avons deux critériums: le critérium constitutionnel, et ce que nous pourrions appeler le critérium démocratique, c'est-à-dire, l'adhésion aux principes de la Révolution. Rentre dans le parti républicain quiconque peut satisfaire à cette double épreuve. Par la première, sont exclus les monarchistes; par la seconde les collectivistes. Et c'est, croyons-nous, un beau triomphe pour l'idée républicaine, que d'avoir, d'une part, arrêté à la réaction les conservateurs, en les obligeant à se rallier à nos institutions, et, d'autre part, d'avoir retenu les radicaux sincères sur cette pente glissante du socialisme communiste, où d'anciens amis égarés se flattaient et s'efforçaient de les entraîner.

La Salsepareille d'Ayer est recommandée par les meilleurs médecins comme le seul remède infaillible, pour purifier le sang.

LOUISIANE.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 29 juillet:

Plusieurs nouvelles résidences s'élèvent à Covington.

—Tout indique que la récolte des pacanes sera faible, cette année.

—Tous les rapports sur les récoltes sont excellents.

si l'on peut vendre à des conditions convenables ce sera une année prospère pour nos fermiers.

—La saison a été très favorable aux fruits.

Il y a des figues, des pêches, des poires, du raisin, des melons: tout cela, en abondance et à bon marché.

Les écuries construites par M. Cahier, en face de la gare du chemin de fer, seront louées et occupées par M. Léon Rombion.

La figue est, on le sait, un des fruits les plus délicieux qui vienne à Covington. Jamais elle n'a manqué dans notre voisinage.

—La résidence de M. W. J. Tracy, près de Mandeville, a été détruite par un incendie, le jeudi de la semaine dernière. La famille était alors absente. Perte, $2,000.

—Mariée en la résidence de M. Louis B. Abadie, à Covington, mercredi 19 juillet, M. Arthur Mathieu Parley, de Covington, et Mlle Adelina Solie, de Mandeville.

Le *Protector*, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemine, du 25 juillet:

L'an dernier, les récoltes ont été affectées, assez légèrement, du reste, par la rouille qui les avait réduites. Cette année, le grain est tout à fait exempt de cette maladie; il est de qualité tout à fait supérieure, et le rendement en sera abondant.

Moissonneurs qui a 36 arpents de face sur 40 arpents de profondeur, a été vendue, la semaine dernière, à M. Kelley, pour la plus que modeste somme de $5,000.

On y fait de grandes réparations. On ne la met pas en culture, cette année; mais on prend, dès à présent, ses précautions pour pouvoir faire une récolte, l'an prochain. Monsecours est actuellement une des plus belles habitation, de la Basse Côte.

M. Fred. Meyer a un magnifique champ de canne sur Carnavon; il a abandonné la culture du riz et ne fait plus que de la canne. Cet exemple sera, cette année, suivi presque partout. L'industrie du riz est tuée, on ne veut plus que faire de la canne à sucre

Le *Louisiana Review*, Nouvelle-Orléans, du 2 août:

Le nouveau bureau de poste de Lac Charles, paroisse Calcasieu, est enfin achevé.

Celui de Jennings sera prêt le 1er courant.

Le *Times* de Jennings dit que le chemin de fer qui doit traverser Pointe-au-Loup, est une affaire arrêtée. La compagnie a déjà 400 travailleurs occupés à préparer la voie. Elle espère que les travaux seront terminés à temps pour la récolte.

Le *Times*, de Jennings, critique vivement le dernier rapport de la maison Talmage sur la récolte du riz de cette année. Il dit que l'estimation de cette récolte est grandement exagérée et de nature à nuire à la vente du riz. Il se croit obligé de relever ces erreurs. Non seulement dans Calcasieu, mais dans les autres paroisses, la culture est d'un tiers de moins que celle de l'an dernier. Dans les districts riziers du nord-ouest de l'Etat, on a peut-être semé autant de riz que l'an dernier, mais le rendement ne sera certainement pas augmenté. Dans cette localité il n'y a pas plus d'un pouvoir de pompes d'irrigation.

La récolte y dépend de la pluie, et sous ce rapport, ces districts n'ont pas été favorisés, cette année; aussi une grande partie a-t-elle levé lentement. Elle se trouve en retard, actuellement, il n'y en a qu'un quart des terres qui soit couvert d'eau.

Il en est ainsi pour les paroisses Acadie, Vermilion et Calcasieu, où certains champs de riz ne donneront qu'un quart de récolte; encore faut il pour cela qu'il pleuve, et qu'il pleuve beaucoup.

—Les assessements de la paroisse De Soto sont très remarquables. Cette année, ils seront élevés de $110,505 au-dessus de ce qu'ils étaient en 1892—une augmentation de plus de 50 pour cent.

—La paroisse Pointe Coupée a été très favorisée du ciel, cette année; on y fera une superbe récolte de coton, la plus belle depuis 1880.

Le maïs est très abondant. Quatre-vingt-dix neuf pour cent des fermiers en récolteront plus qu'ils n'en ont besoin.

—Vingt-cinq personnes ont acheté, récemment, dans la paroisse Plaquemine, la Grande Terre qui touche à la Grande Ile.

Ils vont la diviser en lots ayant chacun 300 pieds de face sur 500 pieds de profondeur. Ils y feront bâtir des cottages qu'ils loueront ou vendront.

—On affirme que la grande usine Caffery, de Franklin, paroisse Ste-Marie, fera, cette année, 12,000,000 de livres de sucre. C'est énorme.

Dans cette même paroisse, à Morgan City, une nouvelle fabrique de glace va commencer à fonctionner, le 12 août prochain.

—L'*Advertisir*, de la paroisse Lafayette, dit à propos du chemin de fer projeté de Pont Breaux, que l'on semble oublier une vaste étendue de terrain extrêmement fertile, qui longe les deux rives du Tèche et qu'il serait injuste de laisser tout cela de côté. Le seul défaut de cette région, c'est de n'avoir pas de moyen de communication pour envoyer ses récoltes au marché. La population de ces localités serait sans doute bien aisée de contribuer à la construction d'un chemin de fer, qui sera pour elles d'un si grand avantage.

—Dans la paroisse St-Jacques, tout va bien. Les récoltes sont généralement belles et elles sont favorisées par un excellent temps.

—On vient de construire, à Alexandrie, paroisse Rapides, une nouvelle scierie, pouvant débiter plus de $125,000 pieds de bois, par 24 heures. Cette scierie emploiera 175 hommes.

Voyant une femme donner le fouet à un affreux marmot, en le traitant de "sale bête, vilain animal." Vivier, le mystificateur célèbre, s'interpose en lui disant:

—Madame, je vous somme de finir!

—Mais, monsieur, de quel droit?

Vivier d'un ton sévère:

—Je suis membre de la Société protectrice des animaux!

On parle de la *Valkyrie*.

Un wagnerophobe s'adressant à un wagnerolâtre:

—Tenez, voilà un monsieur qui est de votre avis.

—Ah!

—Et au-delà même. Il donnerait, j'en suis sûr, cinq ans de sa vie pour entendre tout Wagner.

—Vraiment! fait le wagnerolâtre flatté.

—Oui. Il est sourd.

Une dame à la nourrice noire qui donne un bain à son enfant:

—Vous devriez prendre le thermomètre, pour connaître la température de l'eau!

—Quoi faire?

—Pour savoir si l'eau est trop chaude ou trop froide.

—Pas besoin tout ça! Si enfant vient rouge, eau trop chaude; si enfant vient bleu, eau trop froide!

Contagion de l'exemple.

Toute la amala est en rumeur. On entend une bousculade de meubles, puis des cris de toute nature, enfin des pleurs et des gémissements. Une intervention maternelle est devenue nécessaire.

—Eh bien! mes enfants, quel est ce tapage? Et toi, Yvonne, pourquoi pleures-tu?

—Tu vois, maman, nous jouons aux barricades, et c'est Robert qui veut tout le temps faire le sergent de ville.

LE SUPREME AVEU.

I

L'Atlantique allait quitter le Havre à destination de New York. Sur le pont, accoudé au bordage, Armand Laurière regardait la foule accourue pour voir partir le paquebot. Le joli départ! Sur le quai, bruyant, tumultueux, débordant, le va-et-vient des voitures, des cocmions, les voyageurs qui se pressent, les portefaix affairés, suant, peinant, le trohu-hohu des marchandises embarquées, la brusquerie fiévreuse des dernières minutes; à bord, l'encombrement des parents et des amis qui accompagnent, des accolades sans fin, des pleurs, des rires, toute la série de recommandations finales, et, sur le pont, la bousculade des préparatifs, les malles, lots qui largguent l'amarre en cadences les malles qu'on empile. Puis, voilà les dépêches qui arrivent, et, alors, un brouhaha général, la grande mêlée des adieux, une forte poussée aux échelles, la cloche sonne, le sifflet hurle, déchirant les oreilles à la ronde; un long jet de fumée noire et blanche s'échappe à grand bruit, jetant aux yeux, en petite pluie, la fine poussière de charbon; les barques s'éloignent, on a largué les câbles: *l'Atlantique* est libre.

Armand Laurière regardait tout cela, et une grande tristesse le prenait. Il s'en allait de France en Amérique, chargé de régler là-bas, pour le compte d'un grand établissement industriel, une vaste entreprise de travaux; mais ce qu'il avait vu surtout dans ce voyage, c'était la vie active, sa pensée occupée, l'éloignement de Paris, où il venait de tant souffrir. Oh! comme il avait hâte de se jeter tête baissée dans la mêlée des affaires! Ainsi, il oublierait peut-être.

Il se retourna, pour gagner sa cabine, quand tout à-coup, un frémissement accourus son corps tout entier. Devant lui, une jeune femme passait, au bras d'un homme déjà mûr, ayant atteint sûrement la quarantième année. La jeune femme le vit, eût comme lui une sorte de sursaut et pâlit.

L'homme—qui était le mari—demanda:

—Qu'avez-vous, chère amie?

—Rien.... un frisson.... la brise est un peu fraîche! balbutia la jeune femme.

Et elle continua sa route, tandis que Armand la suivait de l'œil.

Quelle rencontre imprévue! Celle pour laquelle il s'expatriait, soudain apparaissait devant lui. Son destin était donc de toujours souffrir par elle, et, malgré sa volonté, de ne pouvoir l'oublier!

La nuit tomba. Après le dîner, les passagers montèrent sur le pont. Il faisait une soirée très calme, très pure. L'*Atlantique* dévidait derrière lui un large ruban d'écume. Les yeux se perdaient dans l'espace infini.

Armand Laurière s'était assis sur une chaise de bambou aspirant le vent qui soufflait, tout imprégné des senteurs de la mer. Il le humait, l'œil mi clos, pensant qu'il serait bon de vivre toujours ainsi dans le bercement endormeur des flots. A côté de lui, des passagers allaient et venaient.

—Vais-je la revoir? se demanda-t-il.

Il n'avait pas achevé que la jeune femme entrevue au moment du départ apparaissait sur le pont. Elle était seule. Lentement, elle vint s'appuyer au bastingage, enveloppée, de la tête aux pieds, dans une longue manche de jaune noir sur laquelle retombait, abandonnée, la main gauche qui mettait une tache lumineuse sur l'étoffe sombre. La droite, accoudée à la lisse, soutenait la tête, cachée tout entière par une ample dentelle blanche. Cette main, d'une finesse adorable, était éclairée comme à plaisir par la lumière blanche de la lune.

Armand Laurière s'était levé. Il hésita un instant, puis, comme poussé par un ressort invisible, il s'approcha de la jeune femme. Quand il fut auprès de [illegible] Elle regarda Armand [illegible] en face. Le jeune homme se découvrit et resta tête nue, laissant le regard d'Andrée entrer lentement dans ses yeux.

—Que me voulez vous? fit la jeune femme d'une voix un peu âpre; pourquoi êtes-vous ici?

—Hélas! pourquoi y êtes-vous vous-même? Moi, je pars, je quitte la France. Je croyais ne plus vous revoir, et je vous retrouve!

—Vous ne saviez donc pas que mon mari et moi nous allions à New York?

—Je l'ignorais, je vous le jure!

Il y avait sur le visage d'Armand une telle expression de franchise qu'on ne pouvait douter qu'il disait vrai.

—Eh bien! que voulez vous? reprit la jeune femme, il faut accepter cette rencontre que nous n'avions préparée ni l'un ni l'autre. C'est une douzaine de jours à passer. Mon mari ne vous connaît pas, et vous ferez comme si vous ne m'aviez jamais vue avant aujourd'hui.

—Je ferai comme vous me l'ordonnerez, répondit Armand en s'inclinant.

Et il s'éloigna.

II

Lamentable histoire que celle de ces deux êtres que tout aurait dû réunir et que tout séparait! Armand Lamière avait aimé Andrée Derrieux, et il avait demandé sa main. Mais il était pauvre, et la famille Derrieux était riche, et il fut éconduit. Il se dit alors que la fortune qui lui était nécessaire pour posséder Andrée, il en ferait la conquête coûte que coûte. Et, pendant trois années, il multiplia ses efforts, voyages, installa ses premiers établissements en Tunisie, fonda des comptoirs au Tonkin et à Madagascar, réussit partout et rentra enfin à Paris avec quelques centaines de mille francs. Mais il était trop tard: Andrée était mariée.

Ce fut pour Armand un coup de foudre. Toute sa vie était anéantie en une minute. Et comme il avait dépensé toute son énergie pendant ces trois années de lutte, il pleura comme un enfant.

Andrée l'avait-elle jamais aimé? Il voulut le lui demander. Un soir, il apprit qu'elle se trouvait chez de vieux amis de sa famille: il s'y rendit et, résolûment, la questionna.

La jeune femme, d'un ton ferme, lui répondit:

—De quel droit m'interroger vous? Il y a deux mois encore, j'étais libre et j'aurais pu vous répondre. Maintenant, le devoir me le défend.

—Dites-moi, au moins, pourquoi vous ne m'avez pas attendu.

—Savais je que vous revendriez? Vous êtes parti sans me confier vos projets, et j'ai cru que vous aviez accepté la décision de mes parents. Ma mère est morte, et mon père a voulu me marier. Moi, je n'avais plus de volonté pour rien: tout m'était indifférent. L'homme à qui mon père me donnait était très riche, il m'aimait éperdument: j'ai consenti à devenir sa femme. Maintenant, du passé il ne doit rien rester, et je ne vous laisserai point surprendre les secrets de mon cœur.

—Mais vous savez que je vous aime!

—Je ne dois pas le savoir.

—Vous êtes implacable.

—Je suis mariée.

Ce fut la dernière parole d'Andrée. Plusieurs fois, dans le monde, elle revit Armand. Jamais elle ne parut le connaître.

Alors Armand avait pris le parti de fuir pour oublier.

C'est à ce moment même que le mari d'Andrée, appelé par ses intérêts à New-York, décida de s'embarquer pour l'Amérique avec sa femme.

Et les deux jeunes gens, qui voulaient s'éloigner l'un de l'autre, ne plus se voir pour moins souffrir, se trouvaient plus étroitement rapprochés que jamais sur ce paquebot où le hasard les avait réunis.

III

Pendant trois jours, les passagers de l'*Atlantique* eurent une traversée superbe. Le lendemain du quatrième jour, le paquebot fut assailli par une violente tempête. La mer battait les flancs du navire avec une impétuosité farouche. Un épais brouillard s'était abattu.

—Sacré temps! s'était écrié le commandant.

Tous les passagers étaient dans leur cabine.

Cette tempête mettait dans le cœur de chacun une sorte d'angoisse; on en attendait anxieusement la fin.

Soudain, un cri lugubre, épouvantable:

—Un navire à bâbord!.... là!.... sur nous!

—Tribord toute! commande éperdument le commandant.... Renversez la vapeur!.... Machine en arrière à toute vitesse.... Oh! nom d'un tonnerre!

Et le commandant est sur le pont, tout pâle, dans l'effarement de cet effroyable drame.

—Machine en arrière!.... machine en arrière!

Il n'est plus temps! Un choc horrible, une clameur indicible. *L'Atlantique*, abordé par un autre navire, dans le brouillard, est coupé en deux. De toutes parts, la mer se précipite, et c'est alors la minute suprême, le sinistre affolement de la mort, l'écrasement aux canots, une confusion indescriptible, les cris des femmes, les jurons, parfois des figures livides.... Et l'eau qui monte, qui monte.... Et la grosse voix du commandant, étranglée:

—Les canots à la mer!.... amenez les canots!

Cinq, huit minutes,—un siècle!

L'Atlantique a disparu: un grand bouillonnement, puis rien, plus rien; la mer s'est refermée.

On ne voit plus que quelques canots ballottés par les vagues énormes. Les malheureux naufragés poussent des cris horribles. Le vent souffle toujours, mais le brouillard se dissipe peu à peu.

Armand avait, dans le premier moment du drame, aperçu Andrée qui courait sur le pont, échevelée. Il l'avait saisie entre ses bras et l'avait transportée dans l'un des canots. Là, évanouie, il la tenait jalousement.

Qu'était-il devenu le mari? Avait-il trouvé place dans un autre canot? Ou bien, resté sur le paquebot, avait-il été englouti avec les passagers qui n'avaient pas eu le temps de fuir?

Ils sont heureux, ceux-là! La mort a été rapide pour eux. Mais pour les passagers des canots, elle est cruelle, lente, épouvantable.

Un canot disparaît, puis un autre. Celui dans lequel se trouvent Armand et Andrée est couvert par les lames. Alors la jeune femme revient à elle, elle ouvre les yeux, aperçoit Armand.

—Vous! s'écrie-t-elle.

Et elle comprend toute l'horreur de la situation.

—Nous allons mourir! fait-elle.

Armand tente de la rassurer.

—Prenez courage!

—Oh! je vois bien que tout est perdu! Tant mieux! La mort me délie enfin, elle me donne le droit de parler, elle me rend ma liberté.

Armand la regarde, la croit devenue folle, la presse plus étroitement dans ses bras.

—Vous m'avez, reprend-elle, demandé un jour si je vous avais aimé. Vous rappelez-vous? Eh bien! maintenant, je puis vous répondre sans faillir à mon devoir, sans que j'aie rien à me reprocher.

Elle redresse sa tête, tend sa bouche vers Armand, lui dit:

—Oui, je vous aimais!

Une vague colossale passe sur le canot, le renverse, et les passagers sont précipités à la mer. Toutefois, Armand n'a pas abandonné Andrée. Il la soutient, tout en se cramponnant au canot chaviré; mais il sent que ses forces l'abandonnent.

—Tu m'entends? s'écrie Andrée, je t'aimais, Armand, je l'aime encore, et je suis heureuse de mourir avec toi!

IV

C'était la fin,—l'aveu suprême.

Par un dernier effort, il se tendra vers elle et leurs lèvres se toucheront dans un baiser violent, éperdu désespéré.

Ils n'étaient unis dans la mort.

MARCEL VALQUÉRAC.

Les Pilules d'Ayer sont à la tête de tous les apéritifs et de tous les purgatifs. Leur action est douce, pénétrante et complète.

GONZALES & LAUDUMIEY.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS
A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

BOADA—Noyé le jeudi après-midi, 3 août 1893, à Pascagoula, Miss., EDOUARD BOADA, âgé de 7 ans, fils de Thomas Boada et de Marie Merle.

Avis des funérailles sera dûment donné.

SERVICE FUNEBRE.

Un service sera célébré samedi prochain, 5 août 1893, à 8 heures du matin, en l'église St Augustin, pour le repos de l'âme de DAME J. BRUNO, née Emma Cougot. Les amis et connaissances des familles Cougot, Bruno et St Raymond sont respectueusement invités à y assister.
3août—3t

AVIS.

Monsieur CHARLES EVEN a l'honneur d'annoncer au public et à ses amis que, venant de s'associer avec son frère, il a acheté la pharmacie du Dr Broseard, sise 483 Fayou Road, près l'Eglise Ste Rose de Lima. Messieurs les membres de la Société Française de Bienfaisance pourront désormais faire remplir leurs prescriptions au nom de la Société.
4 août—3t

SARAVIA.
Régulateur Mexicain Indien pour les dames, purement végétal.
Le plus grand bienfaiteur de la femme dans les cas de menstruations supprimées et douloureuses, Pertes Blanches, Flux et Migraines causés par les menstruations irrégulières.
Demander à votre pharmacien le SARAVIA, et ne vous laissez pas induire à acheter un autre régulateur avant d'essayer le Saravia.
A vendre par L. L. Lyons & Cie. et tous les pharmaciens.
2 août—1m Jeu Mar Sam

A Louer.
La magnifique Résidence Blanc et les grands terrains admirablement disposés, faisant face au Bayou St-Jean et la rue Esplanade. La propriété vient d'être réparée et mise en parfait état, et est actuellement une des plus belles résidences de la ville.
S'adresser à GEO. DENEGRE,
30juil—30—2 6 août. 33 rue Carondelet.

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a.m. à 5 p.m.; les Vendredis de 8 a.m. à midi, pour Dames exclusivement. Pours Messieurs de 8 a.m. à minuit, tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p.m. A trois lieues de la rue du Canal. Nos 102 à 106 RUE CONTI
BAINS
EUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1 an

LE COLLÈGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,
Sous la Direction des Pères Maristes,
Est à Collège Point, sur le Mississipi, a 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec laquelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.
Conditions modérées. La session commence le 5 septembre. Pour des renseignements, s'adresser au Très Rév. J. H. Blenk, S. M., Convent P. O., Paroisse St-Jacques, Lne.
4jui au 4sept—

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited,
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
66 et 71 RUE TCHOUPITOULAS.

Hôtel de l'Europe à Biloxi,
M. BOULO prévient ses amis et le public en général qu'il a disposé sa maison de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Ses prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert toute la saison.
30 sept—1 an sam dim Sévrit—Sep

—Tribord toute! commande éperdument le commandant.... Renversez la vapeur!.... Machine en arrière à toute vitesse.... Oh! nom d'un tonnerre!

Et le commandant est sur le pont, tout pâle, dans l'effarement de cet effroyable drame.

—Machine en arrière!.... machine en arrière!

Il n'est plus temps! Un choc horrible, une clameur indicible. *L'Atlantique*, abordé par un autre navire, dans le brouillard, est coupé en deux. De toutes parts, la mer se précipite, et c'est alors la minute suprême, le sinistre affolement de la mort, l'écrasement aux canots, une confusion indescriptible, les cris des femmes, les jurons, parfois des figures livides.... Et l'eau qui monte, qui monte.... Et la grosse voix du commandant, étranglée:

—Les canots à la mer!.... amenez les canots!

Cinq, huit minutes,—un siècle!

L'Atlantique a disparu: un grand bouillonnement, puis rien, plus rien; la mer s'est refermée.

On ne voit plus que quelques canots ballottés par les vagues énormes. Les malheureux naufragés poussent des cris horribles. Le vent souffle toujours, mais le brouillard se dissipe peu à peu.

Armand avait, dans le premier moment du drame, aperçu Andrée qui courait sur le pont, échevelée. Il l'avait saisie entre ses bras et l'avait transportée dans l'un des canots. Là, évanouie, il la tenait jalousement.

Qu'était-il devenu le mari? Avait-il trouvé place dans un autre canot? Ou bien, resté sur le paquebot, avait-il été englouti avec les passagers qui n'avaient pas eu le temps de fuir?

Ils sont heureux, ceux-là! La mort a été rapide pour eux. Mais pour les passagers des canots, elle est cruelle, lente, épouvantable.

Un canot disparaît, puis un autre. Celui dans lequel se trouvent Armand et Andrée est couvert par les lames. Alors la jeune femme revient à elle, elle ouvre les yeux, aperçoit Armand.

—Vous! s'écrie-t-elle.

Et elle comprend toute l'horreur de la situation.

—Nous allons mourir! fait-elle.

Armand tente de la rassurer.

—Prenez courage!

—Oh! je vois bien que tout est perdu! Tant mieux! La mort me délie enfin, elle me donne le droit de parler, elle me rend ma liberté.

Armand la regarde, la croit devenue folle, la presse plus étroitement dans ses bras.

—Vous m'avez, reprend-elle, demandé un jour si je vous avais aimé. Vous rappelez-vous? Eh bien! maintenant, je puis vous répondre sans faillir à mon devoir, sans que j'aie rien à me reprocher.

Elle redresse sa tête, tend sa bouche vers Armand, lui dit:

—Oui, je vous aimais!

Une vague colossale passe sur le canot, le renverse, et les passagers sont précipités à la mer. Toutefois, Armand n'a pas abandonné Andrée. Il la soutient, tout en se cramponnant au canot chaviré; mais il sent que ses forces l'abandonnent.

—Tu m'entends? s'écrie Andrée, je t'aimais, Armand, je l'aime encore, et je suis heureuse de mourir avec toi!

IV

C'était la fin,—l'aveu suprême.

Par un dernier effort, il se tendra vers elle et leurs lèvres se toucheront dans un baiser violent, éperdu désespéré.

Ils n'étaient unis dans la mort.

MARCEL VALQUÉRAC.

Les Pilules d'Ayer sont à la tête de tous les apéritifs et de tous les purgatifs. Leur action est douce, pénétrante et complète.

GONZALES & LAUDUMIEY.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS
A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

BOADA—Noyé le jeudi après-midi, 3 août 1893, à Pascagoula, Miss., EDOUARD BOADA, âgé de 7 ans, fils de Thomas Boada et de Marie Merle.

Avis des funérailles sera dûment donné.

SERVICE FUNEBRE.

Un service sera célébré samedi prochain, 5 août 1893, à 8 heures du matin, en l'église St Augustin, pour le repos de l'âme de DAME J. BRUNO, née Emma Cougot. Les amis et connaissances des familles Cougot, Bruno et St Raymond sont respectueusement invités à y assister.
3août—3t

AVIS.

Monsieur CHARLES EVEN a l'honneur d'annoncer au public et à ses amis que, venant de s'associer avec son frère, il a acheté la pharmacie du Dr Broseard, sise 483 Fayou Road, près l'Eglise Ste Rose de Lima. Messieurs les membres de la Société Française de Bienfaisance pourront désormais faire remplir leurs prescriptions au nom de la Société.
4 août—3t

SARAVIA.
Régulateur Mexicain Indien pour les dames, purement végétal.
Le plus grand bienfaiteur de la femme dans les cas de menstruations supprimées et douloureuses, Pertes Blanches, Flux et Migraines causés par les menstruations irrégulières.
Demander à votre pharmacien le SARAVIA, et ne vous laissez pas induire à acheter un autre régulateur avant d'essayer le Saravia.
A vendre par L. L. Lyons & Cie. et tous les pharmaciens.
2 août—1m Jeu Mar Sam

A Louer.
La magnifique Résidence Blanc et les grands terrains admirablement disposés, faisant face au Bayou St-Jean et la rue Esplanade. La propriété vient d'être réparée et mise en parfait état, et est actuellement une des plus belles résidences de la ville.
S'adresser à GEO. DENEGRE,
30juil—30—2 6 août. 33 rue Carondelet.

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a.m. à 5 p.m.; les Vendredis de 8 a.m. à midi, pour Dames exclusivement. Pours Messieurs de 8 a.m. à minuit, tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p.m. A trois lieues de la rue du Canal. Nos 102 à 106 RUE CONTI
BAINS
EUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1 an

LE COLLÈGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,
Sous la Direction des Pères Maristes,
Est à Collège Point, sur le Mississipi, a 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec laquelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.
Conditions modérées. La session commence le 5 septembre. Pour des renseignements, s'adresser au Très Rév. J. H. Blenk, S. M., Convent P. O., Paroisse St-Jacques, Lne.
4jui au 4sept—

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited,
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
66 et 71 RUE TCHOUPITOULAS.

Hôtel de l'Europe à Biloxi,
M. BOULO prévient ses amis et le public en général qu'il a disposé sa maison de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Ses prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert toute la saison.
30 sept—1 an sam dim Sévrit—Sep

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice Président.
Banque d'Epargnes Teutonia,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.
Intérêt au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Calculateur.
M. ERNEST CASSARD, Payeur.
16 juil—1m

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieis de la rue du Canal, 2me étage
1er